



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

10 | 2009

Varia

Notes de lecture

Françoise Waquet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/647>

DOI : 10.4000/anabases.647

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 111-115

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Françoise Waquet, « Notes de lecture », *Anabases* [En ligne], 10 | 2009, mis en ligne le 01 octobre 2012, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/647> ; DOI : 10.4000/anabases.647

© Anabases

Notes de lecture

FRANÇOISE WAQUET

SIX PARCOURS INTELLECTUELS dans le champ des sciences de l'Antiquité sont ici réunis. Ils retracent des itinéraires dans des savoirs dont l'auteur de ces lignes n'a eu qu'une bien pâle teinture que les années ont encore estompée. Toute remarque sur ces savoirs mêmes et leurs évolutions serait extravagante dès lors qu'elle est d'avance disqualifiée. Par ailleurs, avoir écrit deux livres sur la transmission du savoir et sur la filiation intellectuelle¹ ne facilite pas l'exercice du commentaire ; la tentation et le risque sont grands de lire ces témoignages à la seule lumière des conclusions qui ont été tirées de dizaines et de dizaines de textes étagés sur plusieurs siècles d'histoire. Enfin, le *corpus*, si j'ose dire, juxtapose des documents de nature et de provenance fort différentes, ce qui n'est pas sans rendre difficile une synthèse : il y a là, outre trois essais d'ego-histoire répondant très directement au questionnaire lancé par *Anabases*, un extrait d'un mémoire d'habilitation à diriger des recherches, un article d'histoire des idées portant sur le rôle de Max Weber dans l'œuvre de Christian Meier qui entre aussi dans un hommage rendu à Meier par ses élèves, un article érudit consacré à un moment de la relation entre Franz Cumont et son maître Hermann Diels. Des traditions nationales sont aussi à l'œuvre : la contribution d'Andrea Giardina se ressent, dans la reconstruction des contextes universitaire et disciplinaire où se sont inscrits les apprentissages, de la tendance fortement historicisante de l'historiographie italienne, tendance que l'on ne trouve pas ailleurs.

C'est avec une très grande curiosité et un égal plaisir que j'ai lu ces textes, regrettant de ne pas les avoir eus sous la main quand je travaillais aux deux livres que j'ai mentionnés. Les remarques qui suivent renvoient aux agendas de l'histoire du savoir et du monde

¹ *Parler comme un livre. L'oralité et le savoir, XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 2003 ; *Les Enfants de Socrate. Généalogie intellectuelle et transmission du savoir (XVI^e-XXI^e siècle)*, Paris, Albin Michel, 2008.

savant; elles sont donc loin d'épuiser l'intérêt que ces documents présentent pour les lecteurs d'*Anabases* et pour l'histoire des réceptions de l'Antiquité aujourd'hui.

Ces parcours intellectuels sont des récits *a posteriori* faits par leurs auteurs ou par autrui. En tant que tels, ils sont une reconstruction d'un passé à un moment donné: c'est la «version d'aujourd'hui», dit joliment Philippe Borgeaud. Ils sont aussi une mise en ordre des choses donnant à voir une linéarité des événements et une rationalité des choix. Or, ceux-ci ne se fondent pas toujours en raison même dans la sphère intellectuelle. Andrea Giardina le montre quand il évoque le «choix» qu'il a fait de son maître, Santo Mazzarino. Il met en avant «le complexe de circonstances et de facteurs humains» qui a joué, souligne la part majeure qui fut d'abord celle de motifs psychologiques, eux aussi multiples, et insiste sur le travail d'élaboration postérieur qui fait place à des explications intellectuelles.

Ces témoignages d'une personne sur son parcours scientifique montrent qu'il n'est pas ici d'enfant trouvé. Leurs auteurs s'inscrivent dans une chaîne faite d'institutions, de livres, de personnes (l'ordre est variable). Ce qui n'est pas sans amener plusieurs remarques. Il est bien fait état d'universités et autres établissements de recherche. Toutefois, au-delà d'une mention nominale, ces lieux des études et de la formation n'ont guère de consistance, et ils s'effacent devant le souvenir de personnes, elles, bien concrètes, le plus souvent des professeurs dont est rappelé avec des détails l'enseignement magistral et, plus encore, de séminaire. Ils s'effacent aussi devant des institutions «alternatives», tels des colloques internationaux, des rencontres thématiques rassemblant à intervalles réguliers des spécialistes, les cafés où Santo Mazzarino recevait ses élèves, le *Seminario di Antichista* qui se tenait à Rome dans le cadre de l'Istituto Gramsci. De grands livres sont çà et là évoqués, jalons d'un itinéraire intellectuel, références durables, points de départ de recherche, interprétations à creuser, à dépasser, voire à renverser. Les livres possédés et la fréquentation attestée de bibliothèques renvoient au travail solitaire de l'apprenti couronné par le chef-d'œuvre de la formation universitaire, la thèse ou la plus moderne habilitation à diriger des recherches. Il ne manque pas, non plus, de livres cités disant l'apport du chercheur à son domaine. Dans le même temps, séminaires et colloques, et, plus encore, des noms de personnes en abondance révèlent, avec les discussions en petit groupe ou privées, un monde d'oralité, un monde où le savoir se transmet et se construit aussi par la parole. À lire les textes ici réunis on pourrait conclure que leurs auteurs auraient davantage parlé qu'ils n'ont lu; leurs souvenirs font une place bien plus grande à des personnes qu'à des livres. Et ces personnes apparaissent comme des dépôts vivants de science et de méthodes offrant, dans un même temps, le savoir et ses instruments, autorisant aussi un dialogue que ne permet pas ce «maître muet» qu'est le livre.

Prendre en compte cette dimension orale dans la formation des personnes et la construction des savoirs est plus qu'apporter une nuance dans des histoires qui bien souvent vont de texte en texte et, ajoutons, de textes pris dans la discipline de référence ou ses marges. A. Giardina fait état de la pluralité de modes par lesquels passait le magistère de S. Mazzarino: ses cours, ses écrits et «en très grande partie» de «longues conversations» qui se déroulaient hors de la Sapienza. L'enseignement extra-universi-

taire était « fondamental » non tant que le maître donna là une formation à l'histoire romaine (il n'en faisait guère état) mais parce que, parlant d'histoire contemporaine et d'actualité politique, il transmettait « une invitation constante à l'anticonformisme, à la vision kaléidoscopique d'un même fait, à la possibilité, même pour un jeune homme, d'une approche originale de l'actualité ». Ce témoignage révèle tout ce qui, pour en rester à la sphère universitaire et para-universitaire, entre dans une formation, au-delà des livres, au-delà de notions, au-delà du champ disciplinaire. On aurait aimé disposer de témoignages émanant d'un archéologue ou d'un historien de l'art. Comment se donne la formation du regard ? Comment se fait son apprentissage ?

Pour en rester à des personnes, les textes ici réunis montrent, au-delà des noms, parfois en grand nombre, leur diversité : ce sont des maîtres et des figures tutélaires, des autorités et des collègues dans l'université, des camarades d'autres expériences, des amis, un père. Ces noms laissent voir des sociabilités multiples depuis le lien élémentaire entre deux personnes jusqu'à des cercles en passant par des rencontres ouvrant sur de nouvelles connaissances qui, à leur tour, deviennent des interlocuteurs privilégiés. Se révèlent des lignées, faites aussi de personnes jamais rencontrées car disparues, telle celle que revendique Bernard Legras avec les trois noms placés en dédicace de son exposé de soutenance et le rappel de la chaîne de chercheurs qui ont constitué, au fil du temps, la discipline de la papyrologie grecque².

Comme les précisions qui accompagnent chaque nom ou groupe de noms le laissent entendre, chacun, dans son ordre, a joué un rôle : qu'il ait donné une formation, fourni une simple suggestion, accordé de l'attention, invité à participer à un colloque, à écrire un article, etc. L'expression de la gratitude que l'on lit ici et là est révélatrice que tout cela a été donné, du moins, est perçu comme tel. Dans le même temps, elle est le contre-don pour ce qui a été reçu, comme l'est aussi la publication (au sens premier du terme) des noms de ceux qui ont contribué à la « fabrique de soi »³. Des passages de ces textes énumérant tous ceux qui ont donné du savoir ne sont pas sans présenter de parenté avec les remerciements placés dans des ouvrages et des articles, quand, au terme d'années de recherche (il y en a toujours beaucoup), l'auteur « paie ses dettes » (la formule est courante) envers tous ceux qui l'ont aidé⁴. Les marques de la reconnaissance sont parfois d'une autre nature que le simple merci écrit en tête d'un livre. Corinne Bonnet en fournit un exemple splendide avec la somme d'argent que Cumont fit passer à Diels afin de lui permettre, dans les difficultés économiques des années 1920, de publier son édition de Lucrèce ; il pouvait « prouver [sa] gratitude » à celui qui

² Voir ici les remarques générales de Christian JACOB, « Le cercle et la lignée », dans *Id.* (éd.), *Lieux de savoir. Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 125-133.

³ L'expression est de Jean-Pierre Vernant qui a intitulé ainsi un écrit autobiographique publié dans *Entre mythe et politique*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 61-72.

⁴ Je renvoie à mon article « Acknowledgements : Instructions for Use », *Modern Intellectual History*, II (novembre 2005/3), p. 361-385.

plus que quiconque l'avait formé, celui envers lequel il se sentait, de son propre aveu, « personnellement redevable ».

Cet exemple conduit à s'arrêter à une figure majeure dans les récits de formation : le maître. La définition de « passeur entre les cultures » qu'en donne B. Legras est aussi juste que vague ; elle pourrait en effet s'appliquer à bien d'autres personnages dépourvus de tout rôle magistral. Le maître n'émerge dans toute sa concrète réalité et son ancienne (?) grandeur que du récit d'Andrea Giardina traçant le portrait de Santo Mazzarino à l'enseigne du prestige et de la réputation. Ce professeur de la Sapienza conjugait, pour le dire en termes sociologiques, « capital universitaire » (et la structure de l'université italienne du temps y contribuait) et « capital scientifique » (dérivant d'une science immense dans la discipline alors reine) ; encore il était entouré d'une « mythologie » à laquelle il n'était pas totalement étranger. La relation avec ce maître est le « disciplat » fait au sens étymologique du terme d'apprentissage et de discipline (intellectuelle et universitaire), relation forte, où entrent encore les composantes de la fidélité et de l'accord politique (ce dernier aspect étant, me semble-t-il, plus explicite en Italie qu'en France). Elle prend encore plus d'importance dans la comparaison faite avec les autres maîtres rencontrés dans la discipline comme ailleurs, dans et hors l'université, dans le climat changé des années post-68, autant de maîtres qui ont apporté du savoir, des orientations méthodologiques et théoriques sans compter une autre pratique du travail intellectuel, autant de maîtres dont Giardina dit pourtant ne pas avoir été le disciple. Ce qui amène à s'interroger. Alors que le « disciplat » est fait d'apprentissage et de discipline n'est-il pas un stade premier et donc unique dans une vie de recherche ? Alors que dans le « choix » du maître sont entrés en ligne de compte bien des éléments émotionnels et circonstanciels, des raisons purement intellectuelles même doublées de sympathies peuvent-elles générer de mêmes liens ? Encore ces autres maîtres (et il y a parmi eux les plus grands noms de l'histoire italienne et étrangère du temps) font ressortir un trait caractéristique de Mazzarino, son refus d'explicitier ses présupposés théoriques, refus présenté comme une question de style, comme une sorte de *galateo* érudit. Par cet intraduisible, qui renvoie au plus haut point de la civilisation des bonnes manières, la figure du maître se trouve parée d'une élégance intellectuelle qui contribue encore à sa distinction.

Une part notable de ces textes est occupée à discuter des influences, à établir les apports personnels, et donc à marquer une contribution par rapport à des maîtres, des autorités ou des figures tutélaires dans la discipline ou le domaine de recherche. Cela entraine d'ailleurs dans le questionnaire qui avait été établi par la rédaction d'*Anabases* : « que devez-vous à ce(s) maître(s) [...] ? En quoi pensez-vous avoir poursuivi son œuvre et/ou l'avoir renouvelée ? » Il ne m'appartient pas ici (et j'en ai dit les raisons) d'évaluer des continuités et des changements, bref de peser ce que les auteurs de ces textes ont reçu, ce qu'ils ont apporté. Ce que je note ce sont les marques claires d'un processus d'émancipation par rapport au maître mais aussi par rapport à ceux qui ont précédé : prise de distance, intellectuelle ou spatiale, refus d'un poste, désaccords et, bien sûr, l'indication plus ou moins appuyée des orientations nouvelles et des apports originaux

au domaine de recherche. À cet endroit, le rappel historique est passionnant que fait Stéphane Ratti de ces maîtres, tels De Sanctis ou «le grand Mommsen», qui ont étouffé des idées nouvelles que proposaient de jeunes disciples, de ces «fidélités d'élève à maître» qui ont faussé les débats et entravé les progrès du savoir. Faut-il voir dans ces lignes une manifestation de cette *anxiety of influence* qu'Harold Bloom a splendidement analysée à propos de la création poétique⁵? S'ouvre ici la vaste question de la tradition (au double sens du terme) et de l'originalité, termes qui, à leur meilleur, ne sont point antithétiques; se pose aussi dans toute son acuité la question de la fidélité qui ne saurait être confondue avec une allégeance absolue et une servitude perpétuelle. On trouvera plus que des éléments de réponse dans l'expression de B. Legras «le sentiment de continuité est fondateur» et dans le titre de l'ouvrage en hommage à Christian Meier – *Christian Meier zur Diskussion* («soumis à la discussion»).

Ce qui précède montre, on ne saurait mieux, que le monde intellectuel est un monde de passions. Encore, il ne manque pas dans ces récits d'expressions disant l'affection, l'attachement et l'amitié, parlant d'enthousiasme et d'émerveillement, évoquant la joie d'apprendre le bon jugement du maître, témoignant de la frayeur et de la crainte, laissant entendre les sentiments de celui que «le parcours personnel n'a pas placé au cœur des réseaux parisiens ou mondains les plus efficaces». Tout cela nous rappelle que «notre» monde n'est pas fait que de textes, d'idées et de découvertes, qu'il ne se réduit pas aux institutions du savoir, qu'il ne résulte pas que des seuls jeux de pouvoir (ici, d'ailleurs, quasiment passés sous silence).

Le témoignage d'A. Giardina rappelle les changements profonds que 1968 (pour faire court) a apportés, bouleversant les structures universitaires, la hiérarchie des disciplines, les modes du travail intellectuel. Un nouveau monde est apparu. Toutefois ce récit aussi bien que les autres montrent la place que les personnes ont conservée dans la communication et la construction des savoirs. Encore est-il légitime de penser que cette place se renforcera alors que l'on ne parle aujourd'hui que de tisser et de retisser des liens. L'ordinateur (qui n'est évoqué que par un seul auteur) amènera, nul doute, une modification des processus intellectuels ne serait-ce qu'en rendant aisément accessibles des masses des données. Il laissera aux personnes tout leur rôle dans la formation et la transmission des connaissances: passer les instruments du métier, questionner, dialoguer, mais aussi soutenir, rassurer, et encore provoquer l'enthousiasme, l'émerveillement. On veut l'espérer.

Françoise WAQUET

Directrice de recherche au CNRS
CNRS-Université de Paris IV
francoise.waquet@wanadoo.fr

⁵ Harold BLOOM, *The Anxiety of Influence. A Theory of Poetry*, Oxford University Press, 1973.